

YVES CITTON

Pour un progressisme collapsonaute

Peut-on croire simultanément au Progrès et à l'effondrement ? La chose paraît difficile, car tout oppose ces deux notions dans nos imaginaires communs.

Le Progrès dépeint l'Histoire comme une ligne ascendante. Les humains vivent mieux (plus longtemps, plus richement) aujourd'hui qu'ils ne vivaient hier, et nous voulons croire qu'ils pourront vivre encore mieux demain. Même si aucun bonheur n'est sans mélange, les cinq derniers siècles ont accumulé des découvertes scientifiques, des développements technologiques, des acquis politiques et sociaux au sein des populations d'origine européenne qui constituent autant de biens infiniment précieux. Il faut certes s'efforcer de (mieux) les partager avec l'ensemble des populations humaines – qui n'aspirent à rien autant qu'à nous rejoindre dans nos existences privilégiées. Mais il serait fou, irresponsable et autodestructeur d'en renier les valeurs et les mérites.

Les collapsologues représentent au contraire l'effondrement comme une inévitable inversion des courbes, vouées très prochainement à piquer du nez pour avoir monté trop haut, trop vite. Ces courbes sont déjà en chute libre du fait du Covid-19, dont la chiquenaude infinitésimale a suffi à faire mordre la poussière à la formidable puissance de l'économie mondiale. Selon la vulgate collapsologue, le Progrès est une illusion de la modernité thermo-industrielle : nous avons temporairement cédé à la facilité de croire à une croissance infinie au sein d'un monde fini. Notre luxe actuel est survitaminé par une consommation irréfléchie d'énergies fossiles accumulées au cours des millions d'années antérieures, épuisées en deux siècles, brûlées et parties en fumées qui viennent désormais obscurcir tragiquement notre horizon climatique. Si l'on prend en compte les dommages collatéraux de la modernisation (air urbain irrespirable, multiplication des bidonvilles, tensions sociales liées aux inégalités de tous ordres, burn out), il n'est pas sûr que nous vivons mieux aujourd'hui qu'hier. Mais si nous continuons sur cette voie, il ne fait aucun doute que nous vivrons plus mal demain qu'aujourd'hui, tant nous sommes en train de saccager la planète Terre qui est notre seul milieu de vie.

Malgré cette opposition apparemment frontale, j'aimerais revendiquer la possibilité paradoxale d'un *progressisme collapsonaute*, qui croit à la nécessité d'une inversion des courbes, mais sans pour autant renoncer à la notion de progrès. Articuler ces deux perspectives, que tout semble rendre incompatibles, requiert certes un peu d'acrobatie, mais il faut peut-être y voir une gymnastique indispensable pour ne pas rater le tournant actuel. Je vais tenter ci-dessous d'en esquisser les principaux gestes dans une suite de quatre mouvements.

Premier mouvement : *Déborder les savoirs collapsologues par des attentions collapsonautes*. La collapsologie est un discours qui annonce l'imminence d'un effondrement à venir, c'est-à-dire d'un état de crise généralisée conduisant à l'écroulement des institutions qui assurent notre approvisionnement, notre sécurité et nos soins basiques de santé. Cet effondrement se conjugue donc au singulier, au futur et au sein de nos sociétés occidentales prospères. Les collapsonautes, pour leur part, se préoccupent moins d'un écroulement

catastrophique à venir que des multiples formes de délitements (à conjuguer au pluriel) qui agissent déjà (au présent) parmi nos environnements naturels et sociaux, et qui affectent en réalité depuis des années ou des siècles les sociétés soumises à la colonisation occidentale (Amérique Latine, Afrique, Asie). Pour celles et ceux que nous avons appelés, avec Jacopo Rasmi dans un livre récent, les *Génération collapsonautes* (Seuil, 2020), ces effondrements ne succèdent pas soudainement aux illusions de la prospérité occidentale. Ils l'accompagnent depuis toujours, ici comme ailleurs. Ils en sont l'envers du décor. La vraie question, pour les collapsonautes, n'est pas de savoir si, ou quand, tout va s'effondrer. Elle consiste plutôt à comprendre *comment naviguer collectivement* sur ces délitements toujours plus ou moins tempétueux – ce qui implique d'apprendre à *faire attention* à ce qui soutient, favorise et protège tout ce qui nous y rend la vie désirable.

Deuxième mouvement : ***Récuser le Progrès comme une dangereuse arrogance euro-centrée et anthropocentriste.*** Même si certaines pages de Rabelais, de Descartes ou de Cyrano de Bergerac inspirent un espoir dans une amélioration possible ou en cours de la condition humaine, c'est avec une certaine philosophie des Lumières (Turgot, DuPont de Nemours, D'Holbach, Condorcet, Bentham) qu'une (généreuse) idéologie du Progrès s'est mise en place pour revendiquer la capacité de certaines technologies (mécaniques, chimiques, agricoles, hygiénistes, pédagogiques, politiques) à promouvoir la prospérité et le bien-être des humains en augmentant leur maîtrise sur leur environnement. Cette idéologie a inspiré l'industrialisation au XIX^e siècle comme le développementisme au XX^e siècle. Qu'elle prenne pour divinité tutélaire le Progrès, la Civilisation, la Modernisation ou la Croissance (du PIB), qu'elle s'impose depuis Paris ou Londres à coups de campagnes militaires, ou depuis Washington à coups de prêts et de politiques de redressement budgétaire, force est aujourd'hui de constater que cette idéologie a été le vecteur d'une mondialisation colonisatrice écocidaire, qui a ravagé simultanément les cultures non-européennes et les populations de vivants autres-qu'humains. Un ensemble de valeurs (rationalité scientifique, hygiène, productivité, libertés individuelles, droits de l'homme, démocratie) – tout à fait estimables en elles-mêmes – ont été instrumentalisées pour servir à la fois de justification, d'appât, d'excuse et de moteur à une dynamique expansive globalisante. Celle-ci a permis aux nations issues de l'Europe d'établir leur mainmise sur l'ensemble des ressources de la planète, mises au service d'une axiomatique capitaliste faisant de la maximisation du profit financier (rapatrié en Occident) la boussole pérenne de deux siècles d'Histoire mondiale. Les collapsonautes d'hier et d'aujourd'hui se savent devoir naviguer sur les effondrements sans nombre causés par cette hégémonie globale, attentifs à ce qui reste comme « possibilités de vie dans les ruines du capitalisme », pour reprendre le sous-titre du livre emblématique de l'anthropologue Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde* (La Découverte, 2017).

Troisième mouvement : ***Chérir, défendre et cultiver les progrès qui ont été institutionnalisés à la fois dans le sillage de la modernisation capitaliste et en résistances contre elle.*** Dénoncer le Progrès comme le fer de lance d'une arrogance colonisatrice ne nous condamne nullement à renoncer aux idéaux affirmés sous sa bannière (de façon plus ou moins hypocrite ou sincère). Rien ne nous empêche de croire que *des progrès* – importants, précieux et méritant d'être défendus contre ce qui les menace – ont été accomplis au cours des derniers siècles. On peut les classer sous différents registres, pour bien souligner leur pluralité. Des progrès technoscientifiques, qui diminuent nos peines, nos douleurs et multiplient nos sources de plaisir (médicaments, électricité, moyens de communication, appareils de computation). Des progrès juridiques, qui protègent les individus contre les abus de pouvoir des puissants et des normes majoritaires (liberté d'expression et d'association, lois anti-discrimination de race, de genre, d'orientation sexuelle). Des progrès sociaux, qui mutualisent nos ressources pour

atténuer nos inégalités structurelles ou adventices (assurance maladie, éducation gratuite, revenu garanti), Des progrès politiques, qui répartissent le contrôle des pouvoirs d'action collective entre l'ensemble des résident·es et des coopérateur·es au sein d'un territoire ou d'une entreprise commune (démocratie participative, service public d'information). On retrouve en gros, dans cette liste, les différentes revendications explicitées en Europe par les mouvements révolutionnaires de la fin du XVIII^e siècle au nom du Progrès. On gagne toutefois à envisager les trois derniers siècles comme une lutte d'affirmation de ces principes progressistes en *résistance* contre les hégémonies qui ont imposé le Progrès (capitaliste, euro-centré) à la surface de la planète. Les ambivalences intrinsèques aux « progrès environnementaux » témoignent des intrications – des plis et des replis – qui superposent et opposent différentes conceptions du Progrès, puisque c'est le plus souvent contre les progrès économiques, impulsés par et pour certains « Humains », que certains « Terrestres » se battent pour des progrès écologiques (en reprenant ici les deux camps identifiés par Bruno Latour ou Edouardo Viveiros de Castro à l'heure des « Guerres de Gaïa »).

Quatrième mouvement : *Profiter de « l'arrêt de monde » causé par le Covid-19 pour sortir des ornières du Progrès économiste, en substituant à la baudruche de la Croissance expansive une conception intensive des expériences sensibles individuelles et collectives.* Notre confinement actuel a été étonnamment prophétisé par le sociologue Gabriel Tarde dans un récit de 1884 intitulé *Fragment d'histoire future*. Suite à un dérèglement climatique (qui gèle toute la surface terrestre), les populations humaines résolvent de s'enterrer dans de profondes cavernes où sont descendus tous les trésors des cultures humaines passées et présentes. Il s'agit bien d'un renversement des valeurs et des orientations, qui troque la montée vers le Progrès pour un effondrissement collapsonaute : « *Il ne faut plus dire : Là-haut ! Mais : En bas !* » (ch. 3). Il s'agit bien d'une sorte de confinement, qui enjoint nos « *humanités à se blottir dans le sein de leur globe, [où] le bonheur vit caché* » (ch. 6). Ce néotroglodytisme est explicitement pensé par Tarde comme un dépassement de l'ancienne économie productiviste, grâce à une nouvelle écologie de nos attentions mutuelles : « *Des sophistes qu'on appelait économistes [...] avaient accrédité, il est vrai, cette erreur que la société consiste essentiellement dans un échange de services ; à ce point de vue, tout à fait démodé du reste, le lien social ne serait jamais plus étroit qu'entre l'âne et l'ânier, le bœuf et le bouvier, le mouton et la bergère. La société, nous le savons maintenant, consiste dans un échange de reflets. Se singer mutuellement, et, à force de singeries accumulées, différemment combinées, se faire une originalité : voilà le principal. Se servir réciproquement n'est que l'accessoire* » (ch. 5).

En articulant ces quatre gestes, le *progressisme collapsonaute* se revendique des multiples progrès conquis contre (mais souvent aussi à l'occasion de) la contamination virale agressive qui a répandu le capitalisme extractiviste sur l'ensemble de la planète Terre. Il est prêt à se battre pour que l'épidémie actuelle de Covid-19 constitue « *la catastrophe inattendue d'où procèdent les temps nouveaux, l'heureux désastre qui a forcé le fleuve débordé de la civilisation à s'engloutir pour le bien de l'homme* » (ch. 1). Il ne prône une certaine décroissance (initialement effondriste) de nos consommations écocidaires que pour favoriser l'intensification de nos socialités multiculturelles. Écoutons la voix des collapsonautes qui défient nos conceptions communes du temps en nous parlant à la fois depuis 1884 et 2479 : « *s'il nous a été possible, à nous, de réaliser la vie sociale la plus pure et la plus intense qui se soit jamais vue, c'est grâce à la simplification extrême de nos besoins proprement dits* » (ch. 5).